

bourg n'avait fait que rapprocher de lui le terrain de l'action, lui permettant de surgir à temps pour sauver son pays.

Il avait reçu plus net, plus rapproché, le tonnerre des pièces d'artillerie déchaînées avec une fureur nouvelle.

L'anxiété l'avait alors saisi, comprenant que le combat s'était déplacé et y voyant un signe possible de la retraite du chevalier d'Avenel, de la conquête d'Edimbourg par l'ennemi ! Il arriverait donc trop tard pour rien faire : juste à temps pour assister à la ruine de la patrie !

Lancant son cheval au galop, il gagna une hauteur située assez loin de la... et d'où on devait apercevoir Edimbourg.

D'un geste, il avait fait signe à ses quelques cavaliers de le suivre.

Parvenu au point d'où il espérait que la vérité allait se révéler à lui, il distingua les quinze navires anglais, rangés en ligne de bataille et du flanc desquels partaient des nuages de fumée blanche et grise striée de éclairs rouges.

Du côté de la terre, un nuage plus petit s'élevait parfois : il était produit par les trois pièces des Écossais, restées intactes et qui s'éclaraient à tirer, héroïques.

Mac Sweeny distingua leurs détonations espacées, de plus en plus lentes et trop significatives, hélas !... Il ne pouvait suivre les phases de l'action, apercevoir les mouvements des combattants à cause de l'éloignement.

Mais ce qu'il apercevait, ce qu'il entendait était suffisant.

Les bataillons du chevalier d'Avenel, écrasés par une artillerie formidable, agonisaient sans doute... Et il n'arriverait que pour constater la victoire des Anglais et voir Edimbourg perdu !...

Une douleur profonde contracta ses traits, une larme monta à ses yeux et roula sur ses joues hâlées par vingt campagnes, — une larme qu'il effaça d'un brusque revers de main, comme indigne de lui !

Et, tendant son poing avec une énergie soudaine et puissante, montrant la flotte anglaise, allumant dans ses flancs des volcans destructeurs :

Soldats ! s'écria-t-il, là-bas est le drapeau de l'Écosse. Il faut l'empêcher de tomber : allez, pour Dieu, pour la reine et pour la Patrie !

L'officier qui commandait l'escadron s'approcha.

Périssez ! dit le vieux général. Mais traversez les rangs anglais, parvenez jusqu'au chevalier d'Avenel et dites-lui que j'accours. S'il est tombé, si vous mourrez, je vous vengerai tous, je le jure. Allez !

L'officier se jeta d'un élan de son cheval au milieu de ses cavaliers.

Au galop ! cria-t-il. Vive Stuart !...

Et la légion fumante descendit comme une trombe le coteau, s'enfoua, se perdit dans la plaine.

Le vieux capitaine la regarda un instant s'éloigner, couper droit à travers les fondrières, les fourrés, les fossés franchis sans arrêt, pareille à une avalanche vivante, afin d'arriver plus vite !

Son oeil engloba à la fois la faible troupe qu'il venait de lancer en avant, Edimbourg où se trouvait la souveraine dont il était à cette heure le rempart, et les navires anglais chargés de tonnerre et de mitraille.

Et son bras s'étendit... Pour un serment ? ou une menace ?...

Et s'arrachant à ce spectacle, se détournant, le sourcil contracté, il alla rejoindre l'armée.

Il était pâle... mais d'une façon impressionnante.

Les officiers l'interrogèrent du regard.

Écossais ! lança-t-il d'une voix forte, on vous attend là-bas ! Vos camarades sont partis vous annoncer : chargez !

Et son regard revêtant une expression saisissante :

Car voudriez-vous qu'ils aient combattu et vaincu sans vous ?

Non ! non ! Vaincre ou mourir ! répondirent-ils. En avant !

Et sans attendre son commandement, ceux des premiers rangs précipitèrent leurs pas, oubliant les journées depuis lesquelles on marchait, farouches, muets, serrant leurs armes, écoutant le canon tonner.

Ceux qui venaient après, électrisés par les récits qui couraient, pressaient maintenant les impatients qui les avaient d'abord devancés.

Ce n'était plus une armée se disposant à combattre par devoir, c'était un torrent humain, roulant ses vagues de fer en fureur...

Volontaires du camp de Pleackwers, highlanders des clans d'Avenel et de Melrose, bucheurs noirs au costume de peaux de bêtes, aux armes étranges, tous se hâtaient, se précipitaient, se retenant à grande peine de passer les uns devant les autres.

Ils atteignirent ainsi le point culminant d'où Mac Sweeny avait découvert le panorama lointain de la bataille.

Il aperçurent la flotte anglaise continuant à vomir ses boulets.

En avant ! En avant ! crièrent-ils tous d'un même élan. Mort aux étrangers ! Vive Marie Stuart et l'Écosse !

Et ils se lancèrent sur la route frayée par les cavaliers.

Ils couraient maintenant, emportés par la pente, farouches, avides de lutte, d'extermination !

Les chariots, les affûts rustiques traînant les pièces de canon fabriquées par Walter d'Avenel sautaient avec un bruit sourd, em-

portés par les attelages, présage de l'autre voix, la voix de mort, qui allait bientôt sortir de leur bouche enflammée.

Walter d'Avenel, en entendant les paroles prononcées par l'officier qui conduisait l'escadron envoyé en toute hâte par Mac Sweeny, avait senti une foi puissante, une nouvelle ardeur redescendre en lui.

Cessant de combattre comme un soldat décidé à vendre chèrement sa vie, il s'élança au milieu des siens, renversant les ennemis qui s'opposaient à son passage.

Écosse ! Écosse ! cria-t-il d'une voix retentissante. Serrez vos rangs ! Hourrah pour l'Écosse. L'armée de Mac Sweeny arrive à la rescousse. Voilà son avant-garde ! Victoire !

En effet, il apercevait, descendant les derniers plis du terrain, la masse tumultueuse des bataillons se précipitant à l'envie. Son geste les montrait.

Les milices à demi débandées reprirent courage.

Et cessant de reculer, elles firent tête à l'ennemi.

La fée d'Avenel semblait planer dans le ciel au-dessus des armées aux prises !

CXVI. — LA MORT !... PARTOUT LA MORT !...

Arrêtons-nous un instant, comme s'arrête, à cette heure, entre les destinées des deux nations, la fortune hésitante.

Ici une armée écossaise ne valant que par l'enthousiasme, cette chose si fragile : n'ayant guère pour elle que la force morale...

Cette armée aux prises avec un corps de débarquement, formé de soudards aguerris, quinze navires pareils à autant de citadelles mouvantes et tirant sans relâche.

Au loin, un secours pour ceux qui défendent le sol de leur patrie.

Mais bien loin, par delà la plaine, ce secours incertain, problématique...

Quel va être l'avenir ?

L'amiral anglais, du pont de son navire, placé là comme sur un observatoire, avait vu la petite cohorte de cavalerie arriver du fond de l'horizon et fondre sur ses troupes.

C'était là un indice.

Il craignait une surprise, un mécompte inattendu.

Sa lorgnette fouilla alors l'étendue, cherchant s'il ne s'agissait pas d'une avant-garde, précédant des forces plus considérables.

Il distingua bientôt, sur les pentes des montagnes, un fourmillement noir : il le vit dévaler avec rapidité.

Le marin ne pouvait plus douter.

— Il faut en finir, résolut-il.

Et il donna aux capitaines de ses navires l'ordre d'expédier à terre la moitié de leurs équipages.

Après les soldats de débarquement, les matelots allaient, eux aussi, prendre part à l'attaque.

Walter d'Avenel eut un rugissement léonin en les voyant descendre dans les canots, se diriger vers la terre.

Devant ces renforts, jamais ses soldats improvisés ne pourraient attendre l'arrivée de Mac Sweeny.

Et une nouvelle fois, son bras montra aux canonniers qui lui restaient la flottille d'embarcations voguant, s'approchant à force de rames :

— À mitraille !... Peu partout !

Et la pluie meurtrière recommença, éclaboussant les chaloupes de sang, tigrant la mer.

Maintenant des clameurs montaient dans l'espace, voix de tempête humaine se mêlant à la tempête de fer et de feu hurlant sur les bords.

C'étaient les soldats de Mac Sweeny annonçant leur approche.

Les combattants les entendirent.

La fortune allait peut-être se prononcer pour eux.

Ceux d'Écosse en sentirent leur âme affermie.

Ils n'allaient donc pas succomber ?...

— Hardi ! lança le chevalier d'Avenel. Voici du secours.

À ces mots, les plus pusillanimes virent remonter leur courage.

Les Anglais frémissaient.

Les lourdes pièces des navires pressèrent leur tir, lançant leurs bordées avec un redoublement de rage.

Qui n'a vu les hautes vagues du large accourir sur les grèves et noyer, couvrir, refouler tout devant elles ?

Telle, soudain une ruée humaine surgit, immense, formidable.

C'était l'armée de Mac Sweeny.

C'est-à-dire l'armée du vieux général et celle amenée des bords de la Tweed par Walter toutes deux réunies.

Les highlanders, les guerriers des clans d'Avenel et de Melrose l'avaient appris : leur seigneur, leur chef aimé était aux prises avec l'ennemi, disputant contre lui le sol de la patrie.